

HISTOIRE VRAIE DE L'ACACIA, LA MINETTE ET LA VIEILLE DAME.

Je ne connais que la paille de la grange. Maman est allongée à côté de nous, froide, ne bouge pas. Je n'entends plus son doux *rrrouméou* annoncer l'heure de la tétée. Affamés, épuisés, nous attendons. Une silhouette humaine apparaît. Ce n'est pas le fermier – celui qui nous terrifie quand il vient chercher du foin et fait tout trembler – mais la petite femelle en vacances dans la maison d'à côté. Ses visites sont régulières. Sa voix chante. J'ai confiance et m'approche. Je lui explique tout. Elle ne comprend pas mon langage mais saisit notre détresse. Ses yeux bleus débordent d'amour. Elle me soulève. J'aime l'odeur de ses bras.

Par les trous trop petits de la boîte où l'on ma placée, je ne peux voir dehors. Bien plus tard, le couvercle s'ouvre sur des senteurs d'ailleurs, nouvelles, inconnues, sur le sourire bienveillant de mon amie. Le souvenir d'une maman, d'un frère, d'une sœur devient alors très vague. Quand on est chat le passé s'oublie vite. Je vis à présent chez la petite femelle humaine, dans un autre pays, le Midi. Sa maison est la mienne. Il fait chaud ici. Je viens de Lozère dit-on, je n'ai pas eu le temps de découvrir les terres où je suis née. J'apprends ce qu'est un arbre. Il y en a beaucoup devant la demeure. Mon préféré se nomme acacia. C'est spécial un arbre ; ça ne se déplace pas, ne parle pas, ne miaule pas, mais je suis persuadée que c'est vivant. Malgré le vacarme des créatures qui le colonisent en ce moment et s'envolent à mon approche, je le sens accueillant, aime y faire la folle, grimper en choisissant les branches les plus grosses, celles qui n'ont pas de piquants. Ensuite, somnoler à l'ombre de ces milliers de trucs verts qui frémissent au moindre vent est un délice. Il est devenu mon deuxième ami.

Ce matin, le bleu, là-haut, est caché derrière un rideau gris. De l'eau est tombée, je n'ai pas aimé. Les jours se sont mis à raccourcir. La boule aveuglante qui chauffe la terre disparaît de plus en plus tôt et laisse la fraîcheur s'installer. Je choisis l'intérieur. Derrière la vitre, vautrée sur un fauteuil douillet, j'observe. Un peu plus loin, les espèces de petits arbres au tronc tortueux, si nombreux, rougissent le paysage. Ce sont des vignes m'a-t-on dit. Les yeux mi-clos, angoissée, j'ai vu mon acacia se dénuder au fil des jours, persuadée qu'il était mort. Un beau matin, à mon grand soulagement, tout s'est inversé. Le vert est réapparu. Du bout du museau, j'hume l'air avec précaution avant d'ébaucher une sortie. La douceur ambiante m'encourage à poursuivre. L'appréhension s'estompe. Je retrouve mon acacia. Il s'est couvert de grappes de fleurs qui embaument. Le bourdonnement des abeilles me berce. Mon amie humaine m'apprend les odeurs qui se télescopent, le thym, le romarin, le fenouil. La nuit, je préfère à présent rester dans le jardin où les rencontres se multiplient. Un jour mon ventre s'est mis à grossir. Ma copine au yeux bleus s'est installée, adossée au tronc, m'a posée sur ses genoux et tout expliqué. Je vais être maman. Je comprends son langage, elle ne le sait pas, continue à me parler comme à une enfant. Pourtant, en âge chat, je suis plus vieille qu'elle ! J'ai grossi, grossi, jusqu'à sembler une bonbonne ! Aujourd'hui, j'ai peur, je crois bien que je vais éclater ! Je supplie mon amie de m'aider ; elle comprend, place une corbeille garnie de chiffons douillets au pied de mon arbre, m'installe et me susurre avec douceur des mots réconfortants.

Qu'est-il arrivé ? J'aime ces petits machins qui se tortillent et s'agrippent à mes tétines gonflées. Après une période magnifique et sereine entourée de mes trois filles, deux d'entre elles ont disparu. Je les ai cherchées partout, surtout dans cet acacia où elles aimaient tant se réfugier ces derniers temps avant de héler la maisonnée de leurs miaulements juvéniles, incapables d'en redescendre. Je suis allée jusqu'aux vignes. En vain. Elles sont heureuses ailleurs a affirmé la jeune femelle. Je la crois, j'ai confiance. Les frimousses se sont rapidement égarées dans un coin obscur de ma mémoire. Un jour, le papa humain m'a amenée chez une dame, gentille. La voix posée efface l'angoisse du début. J'ai dormi. Lorsque je me suis réveillée, j'avais une sorte de tissus autour du ventre. Je n'ai plus eu d'enfants. Qu'importe ! Je suis si bien avec ma fille sous la protection de mon arbre. Mais elle est curieuse, intrépide, insouciante et veut partir en découverte toujours plus loin : ça me rend folle !

Aujourd'hui elle a eu le plus grand mal à regagner la maison. Je suis inquiète. Elle n'a pas regardé notre arbre, pas senti les fleurs, dédaigné les lézards, semble très fatiguée. Elle s'est installée sur les genoux de mon amie qui l'a observée avant de s'éloigner avec elle. J'ai lu de la peur dans son regard. La jeune femelle humaine est revenue, seule, différente. Un peu comme le ciel quand il est triste, ses beaux yeux devenus gris laissent couler de l'eau. Elle s'approche, me soulève délicatement, me serre dans ses bras. Au dessus de nous, sous les nuages, l'acacia est sombre. Tête inclinée, j'observe attentivement les lèvres en mouvement de mon amie. Elle explique d'une voix douce, tremblotante et sait que je l'écoute, que je saisis le sens de ses mots. Des gouttes glissent à nouveau sur ses joues. Je comprends. Ma fille, comme ma mère – je n'ai plus aucune image d'elle en mon esprit – a mangé une souris empoisonnée. Elle est partie.

Avec les jours, le passé s'est enfui. Je reçois beaucoup de visites nocturnes mais n'aurai plus d'enfants. L'acacia a grandi. Ses rejetons trouent la terre autour de lui. L'humain n'en a conservé qu'un. Cela me rappelle vaguement quelque chose. Mon amie aux yeux bleus est devenue une belle femelle. Elle vit ailleurs. Quand elle nous rend visite, je sais que je connais ce visage, m'approche sans crainte. Assises sous l'arbre, nous nous racontons nos vies. Elle continue à me parler comme à un bébé. Je suis pourtant une vieille maintenant. Chaque grimpette pour inspection dans les branches me le rappelle. Les redescentes, toujours aussi ridicules – pour quelle raison un chat rejoint-il le sol à reculons ? – deviennent délicates. A la maison, je vis avec les parents de ma copine. La journée, je suis souvent seule. Le soir venu, lorsque je reconnais le bruit de leur voiture, je cours les attendre à la porte du garage. Après un miaulement de bienvenue, après la traditionnelle caresse, je file telle une fusée et saute – de moins en moins haut, âge avancé oblige – sur le tronc de mon acacia. C'est là ma façon de montrer ma joie. Je ne sais pas pourquoi.

Les saisons défilent. Assise au pied de mon arbre, je l'admire, d'en bas. Ses branchages me sont à présent interdits. Monter ne serait-ce que sur une chaise est devenu difficulté majeure. Je miaule de plus en plus, sans trop savoir pourquoi. J'ai du mal à entendre. Depuis peu, une vieille femelle vit avec nous. Je crois qu'elle est la maman du mâle humain de la maison. Elle aussi s'adresse à moi comme on le ferait avec un bébé. En âge chat, je suis pourtant aussi âgée qu'elle. Les heures en sa compagnie, à l'abri de notre arbre, ne sont que bonheur, pour les deux. Elle me caresse sans cesse, c'est si agréable ! Par contre elle met un peu trop souvent ses lèvres sur ma fourrure et appelle ça un baiser. Je n'apprécie pas mais ne dit rien. Je vois qu'elle ne va pas bien. Je crois que je suis sa seule amie. Elle dit que je vaudrais de l'or. Elle oublie les choses encore plus rapidement que moi, ne sait pas où elle est, surtout le soir, répète mille fois les mêmes mots. Je ne comprends pas très bien lorsque les gens parlent tout bas du responsable de son état, un méchant. Ils chuchotent un nom difficile à prononcer, Al... quelque chose... Zamer ou Zameur peut être.

Dès les premiers beaux jours, elle passe de plus en plus de temps dans son fauteuil à l'ombre de notre acacia. Je reste à ses côtés. Quand son fils nous voit, il sourit en demandant comment vont les deux vieilles. Sa maman semble dans un autre monde, elle s'évade souvent je ne sais où. Je suis plus forte que les humains pour sentir ces choses-là. Aujourd'hui, à l'heure du goûter, un grappillon de cinsault dans une main, un bout de cantal dans l'autre, après l'un de ses mystérieux voyages en des territoires d'elle seule connus, elle est revenue, m'a regardée d'un air triste avant de scruter la cime de l'acacia et tendre le doigt. Je cherche l'endroit pointé : là-haut, une branche desséchée se découpe sur le bleu du ciel. Elle ne fera plus de feuilles. Les arbres aussi s'étiolent au fil des ans. J'observe le visage de mon amie : j'avais oublié que de l'eau coulait parfois des yeux d'humains.

A quelques pas de là, cerné de folle avoine, un arbrisseau prospère. Auprès de l'acacia, son rejeton grandit, ne le quittera jamais. Mon arbre a beaucoup de chance. Je ne sais plus pourquoi mais je le sens.